

LE CHARMEUR DE LOUPS

Au cœur de l'hiver, quand la terre est couverte de neige, quand les troupeaux restent enfermés dans l'étable, les loups affamés attaquent quelquefois l'homme.

Parmi les aventures de ce genre dont j'ai entendu le récit autour des feux de camp, en Amérique, celle qui m'a le plus impressionné eut pour héros un vieux ménétrier nègre appelé Richard.

C'était un vieux bellâtre paresseux et qui n'avait pour tout mérite que l'agilité de son archet, mais ce mérite était estimé haut par les "gentlemen" de couleur et même par tous les blancs du voisinage. Pas une fête n'avait lieu sans que Richard y fût convié ; personne d'ailleurs, à quarante milles à la ronde, n'eût été capable de le remplacer.

Il était d'une scrupuleuse exactitude, et depuis qu'il avait l'honneur de représenter la musique dans le pays, personne ne pouvait lui reprocher de s'être jamais fait attendre.

Cela devait pourtant lui arriver une fois. Le ménétrier avait été convié à un mariage nègre. La plantation où se célébrait la fête était située à trois milles environ de la hutte qu'il habitait ; le froid était excessif, la neige qui couvrait le sol avait une épaisseur de plusieurs pieds.

Pendant que tous les nègres de la plantation se livraient avec activité aux derniers préparatifs de la fête, l'Apollon des noirs, Dick, le ménétrier, procédait avec plus de soin encore que de coutume à sa toilette.

Après un dernier regard dans un morceau de miroir fixé par trois pointes au mur de sa chambre, il poussa un soupir de satisfaction devant la noire image que ce miroir réfléchissait, prit son violon sous son bras et sortit.

Le sentier qu'il suivait était très étroit ; ses méandres traversaient une forêt épaisse que la hache ou la scie avaient à peine éclaircie. Ça et là un rayon de lune brillait faiblement à travers la feuillée ; le silence n'était rompu que par le craquement de la neige gelée sous les pas lourds du nègre. S'il n'avait été complètement absorbé par la crainte d'arriver en retard, Richard aurait probablement subi l'impression angoissante qui se dégageait de cette solitude, mais il ne songeait qu'à allonger le pas et regrettait le temps qu'il avait passé à polir les boutons de métal de son habit, en se représentant les gens de la noce impatients de commencer la danse. Ses jambes maigres allaient, allaient comme les roues d'une locomotive, et derrière lui, sans qu'il y prît garde, des ombres noires avançaient réglant leur vitesse sur la sienne ; c'étaient les loups, les terribles loups.

Bientôt, cependant, un aboiement impatient rappela Richard au sentiment de la réalité et attira son attention sur ce qui se passait derrière lui. Les ombres effrayantes se pressaient, s'agitaient comme une gigantesque fourmilière ; leur nombre semblait augmenter à chaque instant, et Dick apercevait de plus en plus nettement l'étendue du danger.

Heureusement les loups de tous les pays du monde y regardent à deux fois avant d'attaquer un homme ; ils étudient le terrain, cherchent une occasion favorable. Cette prudence de l'espèce était pour le moment la seule sauvegarde du ménétrier.

Les cris de la bande affamée se succédaient maintenant sans interruption et remplissaient d'épouvante l'âme du malheureux nègre, qui n'était pas celle d'un héros. Le péril d'ailleurs était très réel, les loups ne quittaient pas ses talons, et s'efforçaient même de se dépasser l'un l'autre avec une émulation sinistre. Si Dick, obéissant à sa frayeur, avait pris la course, il était perdu ; mais il connaissait les habitudes de ses ennemis, et sachant que le moindre signe de crainte de sa part serait le signal d'un

assaut général, il s'efforçait de faire bonne contenance. Il se souvenait qu'il y avait au milieu d'une clairière, à laquelle il était près d'arriver, une cahute abandonnée, et l'espoir d'atteindre ce refuge soutenait son courage.

L'audace des loups augmentait à chaque instant ; ils se pressaient autour du nègre. De quelque côté qu'il tournât la tête, à droite, à gauche, et jusque bien loin derrière lui, il n'apercevait que des centaines d'yeux flamboyants. Pour faire reculer les plus avancés dont le souffle chauffait d'un peu trop près ses jambes, il assena sur leur museau un coup de son violon ; il n'avait pas d'autre arme, mais la résonance des cordes dans la boîte de l'instrument eut pour effet inattendu d'inquiéter les loups, qui s'arrêtèrent étonnés. Dick gagna quelques mètres d'avance sur eux. Cette diversion plusieurs fois répétée lui permit d'atteindre la lisière de la forêt. Ils s'arrêtèrent là, hésitant à poursuivre leur victime sur un terrain découvert ; mais leur faim domina leur prudence, et après quelques secondes d'arrêts, ils s'élançèrent sur ses pas, en poussant un hurlement furieux.

Dick courait comme s'il avait eu des ailes vers la cahute abandonnée.



Il se surpassait pour ses auditeurs à quatre pattes. (P. 9, col. 2.)

Si par malheur la bande affamée l'avait atteint, il aurait eu vainement recours à son violon ; sa course avait détruit le charme. Il poussa la porte avec une vigueur que doublait l'imminence du danger et assujettit le loquet avec un petit morceau de bois. Il était temps, les loups étaient sur ses talons.

Il se hissa rapidement sur le toit crevé dont les solives seules restaient en place. Quoique sa situation fût meilleure, il n'était pas absolument hors de danger. La fureur des loups croissait de minute en minute. Quelques-uns avaient réussi à se frayer un passage à travers les cloisons disjointes de la cabane, et comme leurs compagnons restés dehors, ils bondissaient vers les jambes de Dick, qui ne parvenait à se préserver de leurs morsures qu'à force de mouvements agiles et de coups de pied. En dépit de son alarme et de ses angoisses, il n'avait pas oublié son violon, qui déjà lui avait sauvé la vie dans la forêt ; saisissant son archet, il tira de l'instrument un accord strident, qui domina les hurlements des loups, et les fit taire subitement. Tout fois les brutes affamées continuaient à border vers le toit, et Dick comprenait, devant leurs furieux efforts, que la musique ne réussit pas toujours à adoucir les mœurs. A force de se ruer contre les murs, la terrible bande commençait à les ébranler, Dick se jugea perdu.

"Que le ciel ait pitié

de moi ! Je suis un homme mangé !" s'écria-t-il.

Affolé, il saisit son archet, et laissant aller ses doigts nerveux et inconscients, il commença à jouer le fameux air national américain, le "Yankee Doodle". C'était le chant du cygne, son propre *requiem* : mais une soudaine tranquillité l'entoura. L'antique légende d'Orphée était renouvelée ; les bêtes semblaient obéir à un enchantement, et quand Dick eut recouvré assez de présence d'esprit pour comprendre ce qui se passait autour de lui, il s'aperçut que ces auditeurs étaient cent fois plus attentifs que ceux qui louaient son habileté de musicien. Sa seule chance de salut était de continuer à jouer jusqu'à ce qu'un secours humain lui arrivât. Et il passait en revue tout son répertoire ; jamais il n'avait joué avec tant d'âme, tant de brio, tant d'expression, il se surpassait pour ses auditeurs à quatre pattes, oubliant dans l'orgueil de son triomphe le mariage, les illuminations brillantes, le souper et même le punch qui l'attendaient. Mais toute médaille, hélas ! a son revers. A la fin de la nuit, le pauvre vieux nègre était transi jusqu'aux os ; en vain essayait-il de prendre un moment de repos, dès que son archet s'arrêtait, les loups se ruaient contre les parois de la hutte.